L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 21 DECEMBRE 1859.

Imprimé et publié par
F. WEISSE & Co.
Editeurs-Propriétaires:
F. WEISSE. E. DUFOUR.
... VERGER. S. HARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI MATIN, 21 DECEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'Abeille sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par P J Spear, 32 rue Chartres—Tabac à fumer.

Par Vincent & Co, 28 rue Douane—Chaussures.

Par M Barnett Jr, coin Chartres et St-Louis—Bijouterie, montres, objets de fantaisie, etc.

Par Tourné & Thomas, à la Bourse St-Louis—Terre et améliorations, appartenant à la succession de feu Marcel Bienvenu, et situées dans la paroisse St-Bernard.—Aussi: une habitation située dans la même paroisse, esclaves, actions de banques, etc., appartenant à ladite succession Bienvenu.

Par Black & Loeamont, 77 rue de Chartres—Marchandises sèches.

Par D E Morphy, au magasin de MM. Patton, ... & Putnam, coin Magasin et Gravier—Tabac.

Par N Vignie, rue de Chartres, en face de la rue ...—Liqueurs superfines et demi fines.

Par McCurren, Landry & Co, au Masonic Hall, rue St-Charles—Statues, verrerie de Bohême, plaqué, objets d'art, etc.

Par Bernard Turpin, à 10 heures et demie, au No .. Vieille Levée—Groceries, provisions, liqueurs, etc. A 4 heures et demie, sur la Levée, au pied de la rue de l'Hôpital, 2me District: Vin rouge.

L'acquisition de Cuba.

L'acquisition de Cuba est une des grandes préoccupations de M. Slidell. Le sénateur de la Louisiane a annoncé à ses collègues, il y a quelques jours, qu'il se proposait de leur soumettre de nouveau sa proposition relative à l'achat de la florissante colonie espagnole des Antilles.

Nous ne savons s'il sera plus heureux que l'année dernière et si le Congrès votera les fonds qui doivent, nous ne savons trop comment, préparer les voies à la diplomatie. Il n'est pas probable que les chambres se montrent de meilleure composition qu'à la session de 1858-59; mais en admettant qu'elles votent la proposition de M. Slidell, le projet de notre sénateur, qui paraît être en même temps celui de l'administration, en sera-t-il plus près de son accomplissement? Nous ne le croyons pas.

Le moment n'a jamais été moins propice pour l'ouverture de négociations ayant pour but l'acquisition de Cuba. La guerre du Maroc vient de réveiller dans la péninsule le patriotisme que l'on croyait éteint dans le cœur des Espagnols et qui y sommeillait seulement. Les intrigues des partis, les rivalités des ambitieux, les vengeances des factions, les haines, les discordes et les guerres civiles avaient émoussé la fibre populaire, mais la guerre étrangère lui a rendu toute son exquise délicatesse et sa rare sensibilité.

Il n'y a plus à cette heure qu'un parti en Espagne,—celui du devoir, du dévouement et du sacrifice. C'est un magnifique mouvement national, qui, si nous ne nous trompons, marquera une ère nouvelle pour la Péninsule et sera le point de départ de sa régénération politique. Il prouve dans tous les cas que les Espagnols ne sont pas aujourd'hui plus disposés à pactiser avec le déshonneur qu'aux beaux siècles de leur histoire, et que leur patriotique orgueil n'est ni moins susceptible ni moins profond qu'autrefois.

Et c'est à une heure pareille que nous irions leur offrir de l'argent pour leur colonie? Ils repousseraient avec mépris notre proposition et y verraient presque une insulte. Gardons-nous de commettre une pareille faute. Il y a dans la vie des peuples comme dans celle des individus une minute après qui le succès est infaillible; cette minute écoulée, il faut se résigner à attendre encore de longues années.

Nous en sommes, relativement à Cuba, à la période d'attente. Peut-être que dans le passé, avec un peu plus de prudence ou d'habileté, nous aurions pu obtenir de l'Espagne la cession de sa magnifique colonie.—Aujourd'hui, c'est trop tard. Nous avons laissé passer le moment favorable, et nous n'avons plus qu'à nous résigner à la patience. D'ailleurs, si la vie de l'homme est courte, celle des peuples est longue, et il est possible, quoiqu'il advienne, que Cuba ne nous appartienne pas un jour. Nos descendants verront certainement se réaliser l'événement que poursuivent aujourd'hui de leurs vœux quelques uns de nos hommes d'État les plus éminens.

Mais si nous devons renoncer à la possession de Cuba, il existe un moyen de retirer pour notre commerce tous les avantages que nous attendions de l'annexion. Rien ne nous empêche de proposer à l'Espagne une révision complète des traités que nous avons conclus avec elle. Transportées sur ce terrain, les négociations ne rencontreront pas d'obstacles insurmontables. Un traité de réciprocité commerciale, circonscrit dans de sages bornes, favoriserait singulièrement les intérêts et ne nuirait pas à ceux de l'Espagne.

Dans nos rapports actuels avec Cuba, tout l'avantage est au trésor de cette colonie de laquelle nous achetons deux fois plus que nous ne lui vendons, et qui exige naturellement que la balance lui soit soldée en numéraire. Ce n'est ni juste ni équitable, et il nous semble que si nous savions plaider habilement notre cause à Madrid nous finirions par la gagner. Nos farines et les articles de fabrique américaine sont frappés à la Havane et dans les autres ports de l'île, d'un impôt qui, dans beaucoup de cas, équivaut presque à la prohibition. Le gouvernement espagnol ne peut pas se refuser longtemps encore à réduire ces droits exorbitants contre lesquels s'élèvent énergiquement les Cubanais, et qui, sous le prétexte de favoriser les producteurs de la métropole, paralysent le commerce de la colonie et ajoutent sans nécessité aux charges déjà si lourdes de la population de l'île. Or, le jour où Cuba deviendra pour les Etats-Unis un marché où ils pourront écouler, sans trop d'entraves, les produits de leur agriculture et de leur industrie, ils auront accompli le but principal qu'ils ont en vue dans l'annexion de l'île.

Quant à l'absorption politique, elle sera déterminée par les événements, mais rien au monde ne nous portera à les précipiter au risque d'une guerre désastreuse où nous aurions peut-être contre nous non seulement l'Espagne, mais la France et l'Angleterre.

HARMONIUMS ET PIANOS MÉCANIQUES.—La maison A. Flandrain, rue Conti, 44, a reçu ces jours derniers un envoi d'Harmoniums et Pianos mécaniques de Debain. Ces beaux instruments se recommandent aux amateurs de musique à des titres divers.

L'Harmonium est on le sait un magnifique instrument de salon, dont la popularité s'accroît tous les jours. Ses ressources se prêtent à toutes les inspirations, à toutes les fantaisies de l'exécutant; il a les sons chantants et expressifs de la voix humaine et remplace complètement l'orgue d'Eglise. Cet instrument délicieux se recommande tout naturellement aux pianistes, qui n'auront besoin que de quelques jours d'étude pour s'exercer à la soufflerie.

Le Piano mécanique est une création du même facteur dans un genre différent. Ce dernier s'adresse aux gens qui n'étant pas musiciens aiment à se familiariser avec les compositions des grands maîtres. Comme exécution il défie les exécutants les plus habiles, et a de plus l'avantage de servir d'orchestre dans les soirées dansantes sans qu'il soit besoin d'avoir recours à la bonne volonté d'un pianiste. Le mécanisme étant indépendant du clavier on peut encore se servir de cet instrument comme d'un piano ordinaire.

THEATRE D'ORLEANS.—L'affiche nous annonce pour demain, jeudi, au théâtre d'Orléans, *La Juive*, avec un divertissement au premier et au troisième acte par les premiers sujets de la troupe de ballet.

THEATRE DE L'OPERA.—Demain, jeudi, au théâtre de l'Opéra, la *Favorite* avec MM. Ecarlat, Melchissedec, Génibrel et Mme Gueymar.

BIJOUTERIE NOUVELLE.—M. C. Blazi, rue de Chartres, No 96, a un admirable assortiment de bijoux provenant des premières fabriques de Paris. Nous signalerons particulièrement aux dames les parures, bracelets, boucles d'oreilles, dormeuses, bagues, croix et épingles de cette maison. On trouve aussi au No 96, Chartres, des montres et chronomètres de choix.

M. Blazi ne vend seulement que de très beaux et de très élégants bijoux; c'est aussi un excellent ouvrier, qui a longtemps travaillé dans les maisons de Paris et qui pour monter les diamans compte peu d'égaux à la Nouvelle-Orléans.

CHOCOLATINES.—D. Lopez, au coin des rues Chartres et Conti, a un grand choix de délicieuses chocolatines que nous recommandons aux gourmets. L'éloge que nous faisons de ce friand bonbon est d'autant plus sincère qu'un gracieux envoi de M. Lopez nous a permis d'en apprécier l'incomparable [illegible]

Dépêches Télégraphiques
Transmises à l'Abeille.

NOUVELLES EUROPÉENNES—ARRIVÉE DU CITY OF WASHINGTON—CONGRÈS EUROPÉEN.—AFFAIRES D'ITALIE.

New-York, 20 décembre—Le steamship *City of Washington* de la ligne de Liverpool, New-York et Philadelphie, est arrivé dans ce port.

Il a quitté Liverpool le 7, et Cork le 8, apportant des nouvelles intéressantes, dont le sommaire n'était pas encore connu, bien que ses dates ne sont pas postérieures à celles du North American à Portland.

Nouvelles générales.

Londres, 8 décembre—Une dépêche de Paris porte que la France s'oppose à la désignation du Comte Cavour, comme représentant du Piémont au Congrès qui doit se tenir à Paris.

On pense généralement que la politique de la France et de l'Angleterre ne sera pas favorable à l'Autriche. M. De Rechberg, ministre d'Autriche, désigné comme devant représenter cette dernière au Congrès, doit être remplacé par un autre plénipotentiaire, aussitôt que les préliminaires du congrès seront arrêtés.

ITALIE.

Le *Moniteur Toscan* dit que l'Italie centrale est présentement mieux armée que lors de la dernière guerre, et qu'elle persévèrera à défendre énergiquement son royaume italien.

De Sambrois a été nommé ambassadeur en France par le Piémont.

LE GENERAL SCOTT & LA PRESIDENCE

New-York, 20 décembre.—Un immense meeting unioniste a eu lieu hier soir, à l'Académie de musique. Il y avait, dans la salle et hors de la salle, au moins 30,000 personnes.

Incend. Medina, Ohio.

Medina, Ohio, 20 décembre.—Le vaste moulin à grains de MM. Hill, Whalen & Co, de la Nlle Orléans, a été détruit, la nuit dernière, par les flammes qui ont en outre dévoré les grains renfermés dans les magasins, et représentant une valeur de $20,000. La perte totale est de $65,000. Il y avait des assurances pour $37,000.

NOUVELLES DE LA HAVANE & DE L'AMERIQUE DU SUD.

ARRIVÉE DU STEAMER DE SOTO.

New-York, 20 décembre.—Le steamer *De Soto*, venant de la Nlle-Orléans et de la Havane, est arrivé ici avec des avis de cette dernière ville jusqu'au 16 courant.

La barque *Restless*, venant de Santa Martha, (Nouvelle Grenade) a apporté la nouvelle qu'une grande bataille était imminente entre les forces libérales sous les ordres du général Nietos, et les troupes du gouvernement commandées par le général Posada. Celui-ci, à la date du 25 novembre, occupait Barranquilla.—Les affaires étaient partout interrompues.

Congrès.

Washington, 20 décembre—Pendant la discussion, au sein du Sénat, sur la résolution de M. Pugh, sur les territoires, M. Hale, du N. H., a dit qu'aucun sénateur des Etats-Unis n'a jamais été élu Président de la République, attribuant ce fait aux habitudes des sénateurs de prononcer des discours de flibustiers.

ECOLES DE MEDECINE.

Philadelphie, 20 décembre.—Une réunion d'étudiants en médecine du Sud a eu lieu en cette ville hier soir, et un grand nombre résolurent de quitter les écoles de cette ville. L'école de Jefferson perd 200 étudiants; l'Université de la Pennsylvanie, 100. Un grand nombre de ces élèves se rendent à l'école de médecine de Richmond.

2e DÉPÊCHE.

Il paraît que 400 élèves se disposent à partir, sur la prière qui leur en aurait été faite par les écoles de médecine du Sud.

Dans la Chambre, M. Holman fit allusion aux noms de Pinkney Patrick, Henry Jackson et autres, refusant le droit à un Etat de se séparer de l'Union.

M. Cochrane adressa des compliments à ceux qui ont provoqué des réunions dans le Nord, relativement à l'Union. A aussi dit que l'Union est en danger et a blâmé la marche des abolitionistes et des républicains, et que, quels que soient les sentiments du Sud, les démocrates du Nord ont été et seront fermes à côté de leurs concitoyens démocrates de l'Union.

La Chambre procéda ensuite au 14e scrutin comme suit:

Sherman, 111—J. A. McClernand, de G. A., 21—Boteler, 39—Barksdale, 15—voix perdues, 34.

15e scrutin—Sherman 110; Boteler 43; McClernand 25; Barksdale 10; voix perdues 24.

16e scrutin—Sherman 109; Boteler 38; McClernand 28; voix perdues 49.

La Chambre s'ajourne.

CONGRES.

Washington, 20 décembre — Le sénateur Thompson a présenté aujourd'hui le Homestead bill dont on a donné deux lectures.

La résolution de M. Pugh, concernant la nomination d'un comité d'enquête relativement aux territoires de l'Utah et du Nouveau Mexique, demandant que leurs lois territoriales soient soumises au Congrès—Acceptée.

M. Harlem y introduisit un amendement tendant à s'informer du droit qu'ont les habitants du Nouveau Mexique d'élire leurs fonctionnaires.

M. Green prit la parole et s'étant déclaré indisposé, demanda la remise de cette question à une autre séance.

REUNION A NEW-YORK.

New-York, 20 décembre.—L'assemblée en faveur de l'Union, tenue hier soir, a nommé le gén. Houston, du Texas, vice-président. Plusieurs résolutions ont été adoptées, tendant à maintenir les droits de la constitution et à déplorer que la question de l'esclavage soit mêlée aux affaires politiques; en outre à respecter les lois et décisions judiciaires relativement à l'esclavage.

Rivières—St Louis, 20 décembre—Le Mississipi, vis à vis cette ville, ne s'est élevé que d'un pouce en 12 heures.

Le froid est intense et la rivière est gelée. On a de fortes appréhensions que la navigation soit suspendue cet hiver.

Marchés de Cincinnati, 20 décembre—Farine languissante, Whisky 22 1/2 cts le gallon. Les cochons sont cotés de $6 à $6 50.

Mess de l'Ouest $16 50 à 17.

Avoine 50 à 54 cts le boisseau.

RIVIERES.

Louisville, 20 décembre.—L'Ohio continue à monter: 8 pieds d'eau dans le canal et 6 1/2 aux chutes. Il est tombé 6 pieds de neige.

BATEAUX A VAPEUR.

Vicksburg, 20 décembre—Ont été signalés, descendant le fleuve, le Marengo, hier soir à 8 heures, le Vicksburg et le Scotland à 10 heures, et le Chactaw, ce matin à 2 heures.

MARIAGE ENTRE COUSINS.—Le gouverneur McGoffin, dans son message à la législature du Kentucky, engage vivement celle-ci à prohiber le mariage entre cousins et cousines. Les fous, idiots, sourds-muets et aveugles, que renferment les hospices de l'Etat, et qui sont issus d'unions entre cousins et cousines, représentent, dit-il, seize à vingt pour cent du nombre total de ces malheureux. Il croit que la législature peut et doit interdire des mariages condamnés par la nature même.

RICHE PRÉSENT.—M. Yancey, à son retour de l'Amérique du Sud, a remis à M. Bowlin, ex-commissaire des Etats Unis au Paraguay, une magnifique tabatière en or enrichie de diamants que lui envoie, comme témoignage d'estime, le général Urquiza, président de la Confédération argentine. Cette tabatière est évaluée à cinq mille piastres.

ALMANAC DES ADRESSES.—Le *Directory* de la Nlle-Orléans, pour 1860, vient de paraître. C'est, si nous ne nous trompons, l'almanac des adresses le plus complet qui ait jamais été publié dans notre ville. Les adresses, autant que nous avons pu en juger, sont fort exactes. Le volume, dont l'exécution typographique est irréprochable, renferme une carte coloriée de la Nlle-Orléans, la liste des fonctionnaires municipaux avec l'indication des bureaux publics, les annonces de quelques unes des principales maisons de commerce, un guide des rues, et des renseignements généraux d'une très grande utilité.

FECONDITÉ.—Les annales médicales nous offrent dit la *Jeune Amérique* de St-Jean-Baptiste, peu de cas de fécondité aussi remarquable, surtout dans de premières couches, que celui qui a eu lieu mardi, dans notre paroisse.

M. C., a mis au monde trois enfants du sexe féminin, parfaitement constitués et à terme. Un des trois est mort une heure après, et la mère ne lui a survécu que de quelques heures; elle a succombé à une violente hémorragie.

AVARIE.—Avant-hier, dit le *Drapeau de l'Ascension*, le petit steamboat *Blue Bird*, n'ayant pas voulu attendre que le pont de Donaldsonville fût complètement ouvert pour tenter le passage, lâcha sa vapeur avant le temps voulu. Les supports des cheminées, ayant touché la partie stationnaire et la partie mouvante du pont, cédèrent et les cheminées s'abattirent sur la cabine du pilote sans blesser personne, ni occasionner grand dégât. Le mal fut bien vite réparé et le *Blue Bird* n'a pas eu à discontinuer ses voyages réguliers.

BAGARRE ENTRE JOUEURS. GEORGE ROSE TUÉ PAR EDOUARD L. ISRAEL.—Une lutte désespérée a eu lieu, vers 7 heures et demie, hier soir, dans le bar-room de l'hôtel St Charles, entre deux joueurs de renom de cette ville, George Rose et Edouard L. Israel, laquelle s'est terminée par la mort du premier.

Israel et Rose étaient pris de boisson toute l'après-midi, et s'étaient querellés dans le bar-room de McConnells, près du théâtre des Variétés, vers quatre heures, sans cependant en venir à des voies de fait. Ils se sont rencontrés de nouveau à 7 heures et 1/2 dans le bar-room de l'hôtel St Charles, et commencèrent aussitôt à se quereller et à se battre. Rose tira son revolver, en asséna des coups sur la tête d'Israel, qui étant armé de même, fit feu trois fois et deux balles se logèrent dans la poitrine de Rose. L'officier de police de la rue St Charles, étant à la recherche d'Israel, trouva ce dernier caché dans le passage de la Rotonde qui donne dans la rue Commune.

Après avoir été conduit devant le chef de la police, un médecin fut appelé et pansa les blessures à la tête. Les officiers Farrell et Eard s'étaient rendus dans le bar room et y trouvèrent Rose étendu sur le plancher. Après l'avoir transporté à l'hôpital de Charité, il y mourut une demi-heure après.

POMMES DE TERRE.—[illegible]

CHRONIQUE LOCALE.

CONSEIL DE VILLE.—Le Conseil a siégé hier soir.

Aldermen.—Les résolutions des Assistants ordonnant le curage du canal de la rue du Canal et de celui de la rue Melpomène, ont été adoptées.

La résolution par laquelle l'autre Board a ordonné d'adjuger de nouveau le marché St-Bernard a été adoptée.

Une lettre de P. Irwin, Hart & Co, et J. B. Slawson & Co, a été soumise à un comité spécial.

Le comité des quais et débarcadères n'a pas approuvé le rejet du marché pour l'établissement des water-works de la Levée.—Le Board a approuvé les contrats adjugés par le maire et repoussés par les Assistants.

Aldermen-Assistants.—Un message dans lequel le maire conseillait au Board de voter une allocation pour la célébration du 8 janvier, a été déposé sur le bureau, sujet à l'appel.

Le contrôleur a annoncé qu'il avait adjugé à John Joile, pour $4,450, un contrat pour nettoyer les rues du onzième ward, troisième district.—La lettre a été soumise au comité des rues et débarcadères.

Le trésorier a annoncé, dans son rapport hebdomadaire, qu'il reste en caisse une somme de $13,322.

Il a été lu une lettre demandant que la salle de bal de la Louisiane, située à l'encoignure Champs-Elysées et Victoire, soit fermée conformément à une ordonnance qui a été adoptée l'année dernière, mais n'a jamais été mise en vigueur.

M. Leefe a présenté une ordonnance relativement à la taxe sur les propriétés foncières et les meubles, taxe destinée à bâtir une maison de Cour en fer.—Le Board l'a soumise à un comité.

Une résolution présentée par M. Pettingill et ordonnant de vendre le privilège de percevoir les taxes (pour 1860) sur les agents et marchands qui ne résident pas à la Nouvelle Orléans, a été soumise au comité de finances.

Une résolution allouant $2,500 pour célébrer, le dimanche, l'anniversaire du 8 janvier, a été soumise au comité de finances.

Le Board a sanctionné une résolution qui ordonne l'achat de 200,000 pieds de planches de pin jaune pour réparer les chemins planchéiés du Premier et du Quatrième Districts.

Une résolution condamnant à cinq piastres d'amende, par semaine, toute personne qui n'enlèvera pas les anciens numéros de sa maison après en avoir été avertie par le commissaire des rues, a été adoptée.

Le maire a été autorisé à fermer le Turner's Hall, rue Franklin.

Le Board a sanctionné une ordonnance qui condamne à vingt piastres d'amende tout propriétaire dont le véhicule portera plus que les poids suivants: 10 balles de coton; 15 barils de viande de bœuf, de porc ou de graisse; 20 barils de farine; 30 sacs de café; 36 sacs de maïs; 40 barillets de clous; 4 boucauts de bacon; 16 sacs de sel; 5 tierçons de riz; 10 balles de foin; 20 caisses de tabac; 10 barils de goudron ou de résine; 2 pipes d'eau-de-vie; 6 barriques de vin; 8 barils de liqueur; 50 saumons de plomb; 2 boucauts de tabac; 3 boucauts de sucre.

Le comité d'éducation s'est prononcé contre l'admission, dans nos écoles publiques, des enfants des habitants de la paroisse Jefferson. Le comité croit que cette autorisation nuirait aux intérêts des contribuables de la Nlle Orléans.

LA MORT DE BOB FORBES—*Interrogatoire de John Henry.*—Le recorder assistant Munroe a siégé, hier après-midi, pour l'interrogatoire de John Henry, cabman, accusé du meurtre de Bob Forbes. Voici les témoignages:

Paul Fetty—J'étais assis sur l'escalier de l'Orleans Club, entre 1 et 2 heures du matin. Je vis Bob Forbes et Bill Lockwood descendant la rue St-Charles et se dirigeant vers la rue du Canal. Forbes s'approcha du cab de Henry; celui-ci quitta son siège et tous deux se mirent à marcher ensemble. Je souffrais horriblement des dents, j'avais le visage entre mes mains. J'entendis Forbes demander à Henry ce qu'il avait là; Henry s'écria: "ne tirez pas sur moi, Bob, ne tirez pas!" puis j'entendis la détonation d'un pistolet. Je sautai sur le trottoir et courus à l'endroit d'où venait le bruit. Lockwood avait déjà ouvert le gilet de dessous de Forbes; je l'ai vu le faire. "Retirez-vous, Bill, dit Forbes, je suis blessé;" Lockwood poursuivit Henry, Forbes entra dans mon cab. J'ai vu quelque chose dans la main de Henry, mais j'ignore ce que c'était. J'attendis Lockwood à l'encoignure Commune et St-Charles, d'où je le transportai, avec le blessé, à l'Hôpital de Charité. Je savais que Henry avait un pistolet ce soir-là.

Lorsque le coup partit, je me trouvais à trente pieds de Forbes et de Henry; Lockwood était à moitié chemin entre eux et moi. Lockwood était en face de moi immédiatement avant que je misse mes mains sur ma figure. J'ignore dans quelle position il était pendant la conversation entre Forbes et Henry. Quand je levai les yeux, Lockwood courait vers Forbes; il arriva avant moi. Henry prit la fuite lorsque Lockwood s'approcha de Forbes; ce dernier ayant dit "retirez-vous, je suis blessé," Lockwood se mit aussitôt à la poursuite de Henry.

Je connais Henry. Il a demeuré en dernier lieu dans la rue St-Louis.

J'ai entendu parler de menaces que Forbes aurait faites au sujet de Henry, mais il ne m'a jamais parlé de Henry. Le bruit courait que Forbes devait l'attaquer. Je m'étais aperçu, la veille au soir, que Henry avait un pistolet à six coups. C'était la première fois, à ma connaissance, qu'il en portait un.

William Lockwood—J'étais avec Forbes trois ou quatre heures avant qu'il fût blessé. Nous partîmes de la rue Gravier entre 1 et 2 heures. En passant devant l'hôtel St-Charles, nous vîmes un cab (je crois que c'était le No 76) descendre la rue et se diriger vers la rue du Canal. Ce cab s'arrêta en face du Club Room, entre Commune et Canal. Lorsqu'il passa, Forbes me dit: "Voici la personne qui a prétendu pouvoir me battre;" et il ajouta "il ne vaut pas la peine que je m'occupe de lui." C'est là toute la conversation que nous eûmes au sujet de l'individu. Quand nous arrivâmes au cab, le cocher sauta de son siège sur le trottoir et, posant une main sur l'épaule de Forbes "Bob, dit-il, je désire causer avec vous." Ils firent de vingt-huit à trente pas, dans la direction de la rue de la Commune. Les premières paroles qui arrivèrent jusqu'à moi furent celles-ci, prononcées par Henry: "Bob, je n'ai jamais rien dit contre vous." La conversation dura deux ou trois minutes; je leur tournais alors le dos. Fatigué d'attendre, je me retournai pour demander à Forbes de m'accompagner dans le bas de la ville; en me retournant, je vis Forbes saisir Henry par le bras et il s'écria "que faites-vous, qu'avez-vous là?" "Je n'ai rien," répondit Henry. Forbes le lâcha et le coup partit. Ils étaient à deux ou trois pieds l'un de l'autre. Immédiatement après avoir fait feu, Henry remonta la rue St-Charles en courant; Forbes porta ses deux mains au côté comme s'il voulait tirer une arme. Forbes m'ayant appris qu'il était blessé, je me mis à la poursuite de Henry et quand je l'atteignis, un watchman venait de l'arrêter à l'hôtel St-Charles. Le policeman me demanda ce qu'il avait fait, je lui répondis qu'il avait blessé Bob Forbes.

Je suis sûr que les paroles que j'ai répétées sont exactement celles dont Forbes se servit lorsque le cab No 76 passa à côté de nous. Je ne me rappelle pas s'il employa le mot "personne" ou "individu" [fellow]. Forbes, en se servant de l'expression "il ne vaut pas la peine que je m'occupe de lui" faisait allusion à la force physique de Henry qui était inférieure à la sienne; c'est ainsi que je l'ai compris.

Je connaissais Forbes intimement depuis cinq ans; j'étais souvent avec lui. Il demeurait dans le Troisième District. Forbes était à deux ou trois pieds du ruisseau quand Henry descendit de son siège; il ne se détourna pas de sa route pour s'approcher du cab. Pendant la conversation entre lui et Henry, j'étais à vingt-cinq pieds d'eux. Forbes porta la main au côté gauche; je savais qu'il avait une arme sur lui; s'il avait eu quelque chose à la main je l'aurais vu. Henry tournait le dos au mur. Lorsque j'entendis la détonation du pistolet je restai immobile et ne m'approchai de Forbes qu'après la fuite de Henry. Je me mis à sa poursuite une demi minute après le coup de pistolet. Je courus après Henry pour l'arrêter. Je n'ai pas appelé la police. Je rencontrai un policeman en allant de la rue Gravier à l'endroit où Forbes fut blessé. Je me trouvais avec Forbes, la veille au soir dans la partie supérieure de la ville où il avait l'habitude de venir presque tous les soirs. J'avais coutume d'aller dans le bas de la ville à onze heures ou minuit; Forbes faisait de même de temps en temps. J'étais très souvent avec lui à cette heure-là. Je trouvai dans le cab le pistolet qu'il avait.

L'interrogatoire a été remis à ce matin, onze heures.

MM. Chas. D. Dreux et L. M. Day défendaient Henry.

EXPEDITION FRANÇAISE CONTRE LA CHINE.

On lit dans le *Constitutionnel*:

Quel est le caractère de l'intervention française en Chine? Pourquoi notre pavillon va-t-il encore une fois se montrer à ce lointain empire? Quel intérêt nous y conduit, ou plus vraisemblablement quelle idée? Car il est admis aujourd'hui, même par les nations les plus jalouses de notre gloire, que le sang de la France est prêt à couler pour la seule défense d'une cause juste et d'une idée généreuse.

Nous l'avons dit: c'est à l'accomplissement d'une mission avant tout morale et civilisatrice que va concourir, en Chine, notre flotte et notre armée. Les adversaires de l'expédition s'efforcent de nous rappeler que notre commerce avec ces régions éloignées se réduisait à un petit nombre de navires et à un faible tonnage annuel. Ils se complaisent en quelque sorte à mettre sous nos yeux, dans une humiliante réalité, ce fait regrettable, que dans le rapport des relations commerciales avec la Chine, nous, l'empire français, malgré nos 3,400 kilomètres de côtes, nous venons après la république des Etats-Unis. Ils s'appuient sur cette absence d'intérêts majeurs en ces pays pour nous dissuader d'y envoyer nos vaisseaux, nos marins, nos soldats.

Le gouvernement de la France n'a pas été de cet avis, et nous croyons qu'on doit l'en féliciter. Si notre marine marchande ne prend rang qu'après celle du Chili pour ses rapports avec le Céleste-Empire, c'est là un malheur qu'il faut lui donner les moyens de réparer. [illegible]

Que demandons-nous d'ailleurs à la Chine? Notre commerce n'y est pas considérable, c'est possible; encore est-il pour nous une obligation de l'y protéger. Mais nos commerçants ne sont pas les seuls de nos nationaux qui aient droit à notre protection.

Nous avons montré la Chine impénétrable au progrès, même sous le gouvernement de ces lettrés. Nous l'avons représentée, dans son immobilité séculaire, industrieuse sans doute, mais dénuée de toute notion de progrès social. Nous avons essayé de caractériser cette civilisation chinoise, assez estimable si l'on ne considère que certains résultats de l'ordre matériel, mais digne de pitié en ce sens qu'elle ne possède aucun de ces grands ressorts qui poussent les nations de l'Occident à de plus hautes destinées. La science véritable; le sentiment de la fraternité humaine, les aspirations généreuses; ce feu divin qui éclaire les peuples et les invite à marcher en avant; en un mot, le principe et la vie de la civilisation européenne, voilà ce qui manque à la Chine, c'est-à-dire à 400 millions d'hommes, le tiers de notre race.

Voilà cependant ce que des hommes courageux, d'humbles femmes même, avec un dévouement qui est à lui seul une démonstration éloquente de notre supériorité morale, s'empressent de porter à cet empire, depuis tant de siècles engourdi dans son orgueilleuse ignorance. Ce n'est point la guerre ni le désordre qu'entraînent après eux nos missionnaires et nos sœurs de charité (elles vont jusqu'en Chine). Messagers pacifiques ils ne demandent qu'à accomplir tranquillement leur œuvre de sacrifice, les uns recueillant les enfants abandonnés, les autres répandant généreusement les lumières et les bienfaits d'une civilisation supérieure. La Chine elle-même peut-elle avoir oublié les services que lui ont rendus les prédécesseurs de ceux dont elle fait aujourd'hui des martyrs? A-t-elle oublié les services qu'à une époque où elle était plus tolérante, au XVIIe siècle, un P. Adam Schall révisa son calendrier astronomique et écrivit en chinois jusqu'à cent cinquante volumes; qu'un P. Verbiest lui sembla digne d'occuper le poste de président du conseil des mathématiques; que trois autres missionnaires, les PP. Bouvet, Régis et Jartoux, dressèrent, par ordre de l'empereur Khang-Hi, une carte générale de l'empire, immense travail de huit années, plus considérable qu'aucun de ceux (du même genre) qu'on ait jamais tentés en Europe?

C'est ainsi que nos missionnaires se font en Chine les propagateurs de nos sciences, sans que nos savans en titre aient besoin de quitter leurs fauteuils de l'Institut. C'est ainsi qu'ils enseignent le vrai, en même temps qu'ils donnent l'exemple du bien. En révélant les merveilles de l'ordre moral et les secrets féconds de la fraternité, ils ne négligent point de divulguer aussi les merveilles de l'ordre physique et les secrets de la prospérité matérielle. Ils se livrent enfin au plus noble des commerces, le commerce des idées.

Pourquoi la France ne protégerait-elle pas ce commerce divin? Si le nombre de ses navires marchands n'est pas grand sur les côtes de Chine, est-ce une raison pour abandonner sans protection les hommes courageux qui vont y faire un genre de négoce dont les bénéfices ne se calculent pas en monnaie d'argent? Fallait-il qu'elle donnât, dans l'extrême Asie, sa démission de puissance chrétienne, essentiellement avancée et premier soldat de la civilisation?

Des édits impériaux, des traités, ont garanti la vie et la sécurité de nos compatriotes. Il était de notre devoir, il allait de notre honneur de tenir à ce que ces engagements fussent exécutés. Le sang versé d'un de nos missionnaires, M. Chappedelaine, témoignait de l'incorrigible mauvaise foi des autorités chinoises. La France dut se présenter pour exiger réparation. Un nouveau traité fut conclu. Notre ambassadeur, conformément à l'une des clauses de ce traité, se rendit à la capitale de la Chine pour en obtenir la ratification. On sait l'accueil qui lui a été fait.

Quand donc les adversaires de l'expédition nous répètent: La Chine veut la paix, nous pouvons leur répondre que nous aussi nous ne voulons pas autre chose. Nos compatriotes n'étaient-ils pas des hommes de paix? La mission de notre ambassadeur, chargé des ratifications du traité de Tien-Tsin, n'était-elle pas une mission de paix? Pourquoi les Chinois ont-ils martyrisé le premier, et reçu le second à coups de canon?

On nous parle des difficultés de l'entreprise et de l'importance qu'il conviendrait de donner à notre expédition pour en assurer le succès. Nous sommes portés à croire que ces difficultés ont été exagérées par l'auteur d'une brochure que nous avons déjà plusieurs fois citée. Au reste, dans une autre brochure: *l'Europe devant la Chine*, M. Charles Gay a répondu à une partie des objections de M. d'Hervey Saint-Denys.—Quoi qu'il en soit, nous sommes convaincus que la France, puisqu'elle se décide à agir, saura prendre des mesures pour que son action ne demeure pas vaine. A cet égard nous nous reposons volontiers sur la sollicitude du gouvernement impérial.

Nous allons donc en Chine, non pas seulement dans l'intérêt de notre commerce maritime appelé, nous en avons l'espoir, à de plus grands développements; nous y allons surtout pour l'honneur de notre drapeau et comme champions de la civilisation européenne. Nous y allons, parce que nous n'entendons y porter que des bienfaits.—Nous avons commencé par y envoyer la paix; ce n'est point notre faute si cette fois la guerre nous y accompagne. Nous n'avons donné à la Chine aucun sujet de défiance, aucun grief contre nous; qu'elle s'abstienne de nous en donner contre elle. Ce que nous demandons, c'est qu'elle respecte, à l'égard de nos nationaux, les droits de l'humanité; c'est qu'entre les caisses d'opium de l'Angleterre, nos missionnaires, c'est à dire les idées, la civilisation de l'Europe, puissent passer sans péril.

Nous ne cesserons pas d'être la nation protectrice des intérêts moraux et des sacrifices généreux. Lors de l'ambassade de M. Lagrenée, un des plénipotentiaires chinois laissa échapper cette exclamation: "Je savais bien que vos doctrines étaient excellentes. La France est une nation bonne et généreuse. Vous êtes les lettrés de l'Occident." Nous ne désirons qu'une chose: continuer de justifier auprès des populations de la Chine ce jugement éclairé porté sur nous par un mandarin chinois.

EPISODE DE LA GUERRE D'ITALIE.—Voici une anecdote qui fournit une preuve nouvelle et irrécusable de cette virilité morale, si l'on peut s'exprimer ainsi, dont la France, entre toutes les nations du vieux monde, a gardé le secret: C'était pendant la bataille de Magenta; la mêlée était horrible autour de la gare du chemin de fer, et, à mesure que nos régiments avançaient, ils s'efforçaient d'enlever les blessés restés derrière eux. Les retours étaient à craindre et il fallait sauver ces malheureux qui pouvaient à chaque instant trouver la mort sous les pieds de leurs camarades. Un officier s'approche d'un soldat qui s'était agenouillé près de son fusil, et faisait de son mouchoir un bandeau pour s'envelopper la tête. Un coup de baïonnette lui avait traversé la joue droite; un flot de sang s'échappait de l'œil; la paupière battait péniblement.

—Que fais-tu là? s'écrie l'officier; éloigne-toi! et va à l'ambulance!

—A l'ambulance! répond le soldat étonné. Pourquoi?

—Ton œil est perdu.

—Oui, mais l'autre est encore bon!

Et le soldat, se redressant vivement, baragouina quelques mots allemands. C'était un Alsacien. Il avait saisi son fusil, et d'un geste énergique il indiquait qu'il pouvait encore viser. L'officier sourit et s'éloigna. L'Alsacien prit sa course, et à vingt pas de là il déchargeait son arme.

Un quart d'heure après, la gare de Magenta était en notre pouvoir. La dernière balle partie du côté des Autrichiens vint frapper au bras gauche un soldat qui s'efforçait de grimper aux fenêtres d'un des bâtiments de la station. Le soldat poussa un cri et roula par terre. Un officier accourt et le relève.—"Ah! c'est vous, mon capitaine! dit le soldat qui n'était autre que l'Alsacien, merci, mais les gredins m'ont bien touché!—Eh bien! en as-tu assez maintenant?" dit le capitaine. Le soldat ne répondit pas. Il chercha son fusil; l'ayant aperçu, il le prit lentement de sa main droite, [illegible] et se contenta de dire presque en souriant: "Oh! c'est que le bras gauche, capitaine, et l'autre est encore bon." Il courut au feu.

Le capitaine, émerveillé, le suivit. Hélas! il le vit tomber encore une fois. Ce devait être la dernière. Le malheureux, dont le visage couvert de sang avait une horrible expression, venait d'être atteint en pleine poitrine.—"Pauvre garçon! dit l'officier en se penchant vers lui.—Le soldat l'entendit, et il eut assez de force pour répondre d'une voix mourante: "Capitaine, faut pas m'en vouloir; car, si j'étais parti, ils en auraient touché deux autres, tandis qu'avec moi, ça été du plomb de perdu. Je devais mourir!..."

Et l'Alsacien rendit le dernier soupir. Que dire de cet homme qui, en mourant, se réjouit si naïvement de son courage, et ne voit dans sa mort,—que du plomb perdu pour l'ennemi!

On tient l'anecdote de l'officier. Hélas! celui-là aussi est mort. Il est tombé à Solferino.

UNE NOUVELLE ARME DE CHASSE.—La poursuite à outrance des Beni-Snassen et des Angades par les braves soldats du général de Martimprey n'a pas été le seul événement de la glorieuse campagne que nous venons de finir. [illegible]

On marchait en silence. Plusieurs fois on avait entendu le lion rugir et il fallait traverser une gorge étroite où deux hommes pouvaient à peine tenir de front pour joindre la bête. Les Polonais formaient toujours le cortège. Les éclaireurs voyaient déjà la caverne qui servait d'habitation au roi du désert, lorsque tout à coup, d'un taillis épais, le lion sortit à pas lents. Le comte se retourne au bruit et voit l'animal à quelques mètres de lui à peine.

Surpris, mais non ébranlé, le comte abaisse rapidement sa lance et attendit sans bouger. Le lion s'arrête aussi, met sa tête menaçante sur ses deux pattes allongées et montre toutes ses dents. Le péril était extrême, mais le comte, prompt comme l'éclair et maniant une arme qui lui était familière, fit un pas et enfonce le fer de sa lance, d'une main ferme, dans la gueule du lion. Celui-ci, loin de reculer, se rue sur la pointe acérée qu'il ne pouvait plus ni arracher ni broyer, tandis que le poids énorme de la lance retombe à terre et précédant sa gueule béante, l'empêchait de bondir et de déchirer son adversaire.... Le Polonais qui, en raison du choc, avait été rejeté dans le taillis, se releva bientôt et put tirer deux coups de pistolet à bout portant. Une balle se logea dans l'oreille, l'autre dans le cœur de l'animal, qui ainsi fut frappé à mort.

Ce drame, bien court, il est vrai, mais non moins saisissant, se passait sur une clairière, en face de toute la société muette d'horreur et tremblant pour les jours du combattant, qu'on ne pouvait secourir en aucune sorte, l'espace resserré sur une ligne presque droite ne permettant pas d'ajuster le lion sans tuer le chasseur du même coup. Le spectacle était affreux.

Après cet exploit on entoura le comte et on le combla de soins bien naturels en pareil cas. Les Arabes étaient ivres d'admiration. Quelques jours après, sur la côte d'Espagne, on offrit un dîner splendide au comte de Kisiel, qui, en remerciant ses compagnons de voyage pour toutes les preuves de sympathie et d'amitié qu'ils lui avaient données, les supplia en même temps de ne jamais dire un mot de cette chasse. Et comme on se récriait: Dans mon pays, ajouta-t-il, je n'ai jamais chassé que le lièvre; ici, le hasard a voulu que je disputasse ma vie au lion que j'ai tué, je ne sais trop comment.... Si vous en parlez, vous me ferez passer pour un héros de roman. La parole fut donnée, mais l'aventure est trop extravagante pour qu'elle soit tenue.

Décédé, hier, à midi, à l'âge de 62 ans, Wm. A. C. FARRAGUT, natif de l'Etat du Tennessee, lieutenant de la Marine des Etats-Unis. Les amis et connaissances de la famille ainsi que ceux de ses gendres, Alfred Plotte et J. T. Gonzales, sont priés, sans autre invitation, d'assister à ses funérailles qui auront lieu AUJOURD'HUI, à 4 heures précises de l'après-midi. Le convoi partira de sa dernière demeure, encoignure des rues Esplanade et Marais.

SOCIEDADE PORTUGUEZA De Beneficencia.

FALLECIMENTO.

Falleceo hontem a huma hora e meia da tarde, Jose Francisco da Camara, da idade de 28 annos, natural da Madeira, e membro d'esta Sociedade.

Os membros que a compoem se reunirão esta tarde no seu local, no caminho do Bayou Road, entre St Claude e Tremé, as 3 horas da tarde para assistir ao ditto enterro.

Por ordem do Señor Presidente,
MANOEL B. AVELLAR, Secretario.

Service funèbre.
Jeudi 22 courant, à 10 heures, sera célébré en mémoire de [illegible] un service funèbre dans l'église St Augustin. [illegible]

Pilules digestives de Hogg. [illegible]
J. WRIGHT & Co., 21 et 151 rue de Chartres.

La Paralysie. [illegible]
J. WRIGHT & Co., 21 et 151 rue de Chartres.

FAIBLESSE. [illegible]
L'ELIXIR DE WRIGHT. [illegible]
J. WRIGHT & Co., Nos 21 et 151, rue de Chartres.

ARRETEZ CETTE AFFREUSE TOUX. [illegible]
J. WRIGHT & Co., Nos 21 et 151, rue de Chartres.

On demande un vigneron français [illegible]
E. F. LA VILLEBEUVRE, 13, rue de l'Union.

NOURRICE. [illegible]

On demande une NOURRICE [illegible]

VIVERO. [illegible]

A VENDRE. [illegible] S DE VIRGEN & CO., No 74, rue des Magasins.

SUCRE de la Havane. [illegible]

CIGARES de la Havane. [illegible]

Quincaillerie! Quincaillerie! [illegible]

ATTENTION
Vente importante d'esclaves créoles, habitation et cotonnerie de Bayou. MM. Tourné & Thomas vendront à l'encan mercredi 21 décembre, à la Bourse St-Louis, [illegible]

VENTE A CREDIT. [illegible]

Vins en barriques. [illegible]

AVIS D'ELECTION.—Conformément à un writ d'élection daté du 16 de décembre 1859, [illegible] Robert C. Wickliffe, Gouverneur de l'Etat de la Louisiane, [illegible] E. T. PARKER, shérif. Bureau du Shérif, Paroisse d'Orléans. Nouvelle-Orléans, le 19 de décembre 1859.

Classes et Ecole de Grammaire de l'Université.
Les classes de l'Université seront rouvertes [illegible] C. W. BEARD, doyen.

Compagnie du Gaz de la Nouvelle-Orléans. 20 décembre 1859. Les directeurs ont déclaré aujourd'hui un dividende semi annuel de 6 pour cent [illegible] M O J TISDALE, trésorier.

Association Les fils natifs des Vétérans de 1814 et 1815.
CONFORMÉMENT à l'article 5 de la constitution, [illegible] PHILIPPE LANAUX, secrétaire. Nlle-Orléans, 21 décembre 1859.

Sociedade Portugueza de Beneficencia.
ASSEMBLEA GERAL.
Os membros que compoem esta Sociedade se reunirão esta tarde 21 do corrente, no seu local no caminho do Bayou, entre St Claude e Tremé, [illegible]
O Senor Presidente espera que todos os membros se encontrem presentes na dita occasião.
Por ordem do Senor Presidente, MANOEL B. AVELLAR, Secretario.
Nova Orleans, 21 de dezembro, 1859.

BIJOUTERIE NOUVELLE,
Chs BLAZI, Joaillier et Horloger,
RUE DE CHARTRES, No 96,
VIENT de recevoir des meilleures fabriques de PARIS un assortiment complet de [illegible] PARURES, BRACELETS, [illegible]
Il se recommande par le BON MARCHÉ et l'EXCELLENTE QUALITÉ GARANTIE de toutes ses marchandises. [illegible]

NOEL ET JOUR DE L'AN.
LEON & PINSARD,
54 et 56, ancien 60 et 68, RUE ROYALE, [illegible]
VIENNENT de recevoir, par les derniers arrivages de Havre et par la voie du nord, un assortiment considérable d'articles pour le Noël et le Jour de l'An. [illegible]
CHOCOLAT A LA CRÈME. [illegible]
LEON & PINSARD, 54 et 56, ancien 60 et 68, rue Royale.

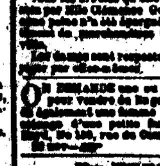
Diamants! Diamants! Diamants!
NOUS venons de recevoir un joli assortiment de bijouterie fine, [illegible]
LEON & PINSARD, Rue Royale, encoignure Bienville.

ETRENNES ETRENNES!
Chocolatines Chocolatines.
DE PERRON.
1000 boîtes Chocolatines, différentes grandeurs [illegible]
D. LOPEZ, encoignure Chartres et Conti.

$50 de Récompense.
[illegible] 21 déc.

Liqueurs! Liqueurs! Liqueurs
De Clavel Fils, [illegible]
[illegible] Sy VALETON, 27, 29 et 31, rue Bienville.

ANCIENNE MAISON
CLEMENCE GUERIN,
Rue Royale entre Toulouse & St-Louis.



MLLE MADELAINE VUCHER, successeur de Mlle CLEMENCE GUERIN, a l'honneur de prévenir les dames de la Nlle-Orléans et de la Campagne qu'elle vient de recevoir de France un assortiment complet d'articles de MODES et NOUVEAUTÉS, [illegible]

ON DEMANDE [illegible]

Ve. HEBRERT & Co, 149, rue de Chartres.
Pour Noël et le Jour de l'An.
[illegible]

NOUVEAUX ARRIVAGES DE CHOIX NOUVEAUX ET TRES ELEGANTS EN
Pelisses de Velours de Lyon, Manteaux et Mantelets,
et ARTICLES DE MODES.
JOHN TODD,
26 et 24, Rue de Chartres.
A maintenant en main un assortiment de choix et recherché de PELISSES SUPERBES EN VELOURS, [illegible]
[illegible]
GANTS et BAS [illegible]
JOHN TODD, 26 à 24 Rue de Chartres.

Maintenant en main
UN Assortiment considérable et très choisi DE SOIERIES NOUVELLES
D'AUTOMNE ET D'HIVER,
Etoffes pour Robes, etc.
[illegible]

DENTELLES, AU POINT,
[illegible]
ASSORTIMENT SUPERBE DE [illegible]
JOHN TODD, 26 et 24, rue de Chartres.

JOLIES CADEAUX [illegible]
MACHINE A COUDRE DE [illegible]
[illegible]
—Prix—
[illegible] $130 et $125.
ALFRED MUNROE & CO., Story Building, Encoignure Camp et Commune.

BELLES NOUVEAUTES
A DES PRIX DEFIANT LE MEILLEUR MARCHÉ
LUCAS & MASSON,
Encoignure Canal et Royale.
[illegible]

TAPIS NOUVEAUX.
J. D. DAMERON & Co
126, RUE DU CANAL,
VIENNENT de recevoir un grand assortiment choisi de TAPIS [illegible]
Etoffes à rideaux.
[illegible]
Stores et Corniches.
[illegible]
Toiles Cirées.
[illegible]
Dessus de tables et de pianos.
[illegible]
J. D. DAMERON & CO., 126, Canal.

DEBACLE DEBACLE,
POUR CAUSE DE
DEPART DU PROPRIETAIRE
Du BAZAR des VARIETES,
S.... Rue Ste Anne, Maison Fenasse.... 3
En face la Place Jackson.
[illegible]

A vendre pour cause de départ
UNE BOULANGERIE.
[illegible]

Un milione di fucili
PER L'ITALIA CENTRALE.
Nell' assemblea tenuta dagl' Italiani in questa città, nella scorsa Sabato 10 del corrente, all' oggetto di promuovere la sottoscrizione per l'acquisto d'un milione di fucili per l'Italia centrale, fu votato all' unanimità la formazione d' un comitato speciale, composto dai qui sottonotati:
Bernardo Avegno, presidente,
Luigi Banetti, vice presidente,
Angelo Secola, segretario,
Giuseppe Lanata, tesoriere.
[illegible]
New Orleans, dicembre 10, 1859.
[illegible]
New Orleans Dicembre 19 1859.
BERNARD AVEGNO, Presidente.

GRAND RABAIS!
BODET & GUEYDAN,
ONT l'honneur d'annoncer à leur nombreux clients et au public en général qu'ils viennent de réduire le prix de toutes leurs marchandises [illegible]
BODET & GUEYDAN,
Maison Rouge No. 1, entre les deux marchés, et encoignure Hôpital et Condé.

SPÉCIALITÉS DE DIAMANTS.
A. CANDIDE,
Rue de Chartres, 98.
A. CANDIDE, de retour de France, offre en vente
UN BEAU CHOIX DE PARURES
du dernier goût de Paris, telles que:
Rivières, Croix, Bracelets,
Broches, Dormeuses,
Boucles, Boutons et Bagues,
le tout en Brillants garantis.
Aussi—Un assortiment de
MONTRES DE CHOIX
[illegible]

SOIERIES! SOIERIES! SOIERIES!!!
LAZARE & LEVASSEUR
Encoignure Carondelet et Poydras.
[illegible]
à $1 00 la yarde.
[illegible]

SUPERBE ASSORTIMENT DE
VETEMENTS ET LINGERIE,
AU
MAGASIN A PRIX FIXES
DE
ALFRED MUNROE & Co.
Story Building.
[illegible]
ALFRED MUNROE & Co, Story Building.

Vêtements d'Enfants.
[illegible]
ALFRED MUNROE & Co.
STORY BUILDING,
[illegible]

LIQUIDATION!!
Vente au prix coûtant
D'UN
Grand et riche Assortiment
DE
BIJOUTERIE!
M. F. M. RIVERA, [illegible]
à prix excessivement réduits
Le grand et riche assortiment de BIJOUTERIE.
Qu'il a récemment reçu d'Europe.
[illegible]
AU PRIX COUTANT.
[illegible]
UNE OCCASION UNIQUE
[illegible]

Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nlle Orleans, des Opelousas et de l'Ouest.
L'ASSEMBLÉE annuelle des actionnaires [illegible]
EMILE F. FLANDERS, secrétaire.

S. FOURNIER,
HORLOGER-MÉCANICIEN,
Rue Royale, No 72,
[illegible]

CAMELIAS
[illegible]
T. BACHELIER,
[illegible]

CAFÉ A VENDRE.
[illegible]

TROUVÉ.
[illegible]

COMPAGNIE DE NAVIGATION DU CANAL CARONDELET DE LA NLLE-ORLEANS.
[illegible]

AVIS.
[illegible]

DEMANDE DE PLACE.
[illegible]

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU TEXAS DE LA NLLE-ORLEANS.
[illegible]

Banque d'Amérique.
[illegible]

Jouets français,
46, rue de Chartres.
Le soussigné vient de recevoir un assortiment de JOUETS FRANÇAIS, choisi par lui, qu'il offre à vendre par caisses à des prix très modérés.
Aussi—Un grand choix de CHAPEAUX DE SOIE POUR DAMES ET FILLETTES,
MANTEAUX ET TALMAS en drap
FLEURS, PLUMES et RUBANS,
VELOURS, SOIERIES, etc.
[illegible]

A L'ENCOIGNURE ROYALE ET STE-ANNE
E. GUITTARD.
25 POUR CENT
de diminution
SUR TOUTES LES MARCHANDISES.
GRAND CHOIX
DE
BRODERIES
à moitié prix de leur valeur,
TELLES QUE:
COLS D'ENFANTS, brodés;
PARURES pour dames et enfants, brodées;
FICHUS Marie-Antoinette, de Valenciennes;
TABLIERS d'enfants, garnis de valenciennes;
ROBES dito dito dito;
GANTS véritable Jouvin, à 95 cts;
[illegible]

Aux victimes du dernier incendie.
LES personnes du Quatrième District sont invitées à s'adresser, pour des secours, au
—Comité—
[illegible]
Wm F. MOUNT, Secrétaire du Comité Exécutif.

ŒIL ET OREILLE.
LE Dr. VON MOSCHZISKER,
Oculiste et Spécialiste pour les maladies de l'oreille.
[illegible]
SURDITÉ.
[illegible]
VAPORIFÈRE DE L'OREILLE
[illegible]
Lettre du capitaine T. P. Leathers du Natchez.
[illegible]
T. P. LEATHERS.
Lettre de John L. Cassaday
[illegible]
JOHN L. CASSADAY.
[illegible]

Au public.
[illegible]
F. V. VON MOSCHZISKER, M. D.

NOUVEAU MAGASIN.
Spécialité de Dentelles.
[illegible]
H. DUCATEL.

JOHN PETIT,
Au Vieux Bazar.
[illegible]
1,000 tonneaux ardoises
[illegible]
JOHN PETIT, au Vieux Bazar.

MODES.
Mme G. DAUPHIN, coin Bourbon et St Pierre,
[illegible]

COMPAGNIE DU GAZ DE LA NLLE-ORLEANS.
5 décembre 1859.
[illegible]
M. O. J. TISDALE.

Voile perdu.
[illegible]

GARDES-FEU
Pour Grates.
[illegible]

A LOUER.
[illegible]

Vente judiciaire.
[illegible]

J. LEVOIS & CO,
[illegible]

DENTELLES! DENTELLES!
NOUS venons d'ouvrir un envoi de DENTELLES [illegible]
J. LEVOIS et Co, Enc. Bourbon et Canal.

POYDRAS MARKET
RED STORE
Gants de peau!! Gants de peau!!
Grand sacrifice,
Reçu et en vente chez
MACOU FRERES & Cie
No 117 encoignure Poydras et Baronne.
[illegible] GANTS JOUVIN à [illegible]
AUSSI:
[illegible]

LIBRAIRIE PAYA
RUE DE CHARTRES....89

ETRENNES!! ETRENNES!

NOUVEAUTES POUR 1860,
Reçus, via New-York, par steamer Granada, en magnifique choix de
LIVRES
ET
PAROISSIENS,!
DE LUXE POUR ETRENNES.

JOUETS JOUETS JOUETS

L'OUVERTURE de la grande exposition de Jouets, [illegible] T. MOREAU, [illegible]
Continuellement en magasin:
[illegible]
T. MOREAU, encoignure Royale et Toulouse.

ETRENNES! ETRENNES

CHOCOLAT PERRON,
Le meilleur Chocolat de France.

CHOCOLATINES,
NOUVEAU BONBON qui a obtenu en France le plus éclatant succès.
C'est l'alliance du cacao, des fruits et des substances les plus savoureuses à l'Eradica[illegible]
[illegible]
Dépôt à la Nouvelle-Orléans, chez M. Louis Cassou, encoignure Royale et Ste-Anne [illegible]
Et chez M. Ed. Gravier, 168, rue Royale.

ARGENTERIE MASSIVE.
HENDERSON & GAINES,
No 160, rue du Canal.
[illegible]

Au magasin populaire de nouveautés
THEODORE DARRIGER,
Encoignure des rues Royale et St-Philippe,
[illegible]

AVIS.
[illegible]

CHAMPAGNE [illegible] FARRE
[illegible]